

La pièce

Raymond Bock

Number 7, 2008

Colocataires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bock, R. (2008). La pièce. *Biscuit Chinois*, (7), 86–95.



Raymond Bock

Raymond est né à Rosemont, a étudié à Saint-Léonard, est tombé amoureux à Hochelaga-Maisonneuve, s'est fait flusher à Villeray et vit maintenant à Ahuntsic.

la pièce

4 octobre, 18h10

J'ai la petite chambre en entrant, celle qui donne sur le salon. Elle est correcte, juste assez grande pour respirer sans pouvoir trop y foutre le bordel. Avec deux jours de préavis, je n'aurais vraiment pas pu trouver mieux. Elle est meublée, je n'ai eu qu'à remplir les tiroirs et empiler mes textes à lire sur le bureau. Ce sera parfait pour les quelques semaines qui m'attendent ici et, dès la fin de la dernière représentation, je rentre à Montréal. Une première pièce professionnelle ! La pression tombe un peu maintenant. J'ai pédalé hier pour trouver l'adresse et m'installer, et aujourd'hui j'étais tendu à la répétition. Même avec le trac dans la voix, je m'en suis tiré sans trop d'accrocs. Les prochains jours seront importants. Lire. Mémoriser. Répéter. Tout ira bien.

Cette maison est toute de travers : les cadres de portes ont travaillé, les boiseries sont écorchées, les planchers ne sont plus à l'équerre. On ne peut pas s'attendre à autre chose d'une si vieille construction, mais bon, ça prouve qu'elle a vécu ! Le seul problème est qu'on entend tout. La nuit passée, je percevais la télé étouffée du proprio dans son logement du rez-de-chaussée et ici, à l'étage, toute la charpente craquait. Peut-être parce qu'il ventait un peu,

il y avait comme un va-et-vient dans le corridor. J'ai mal dormi. C'était sûrement le stress avant le premier rendez-vous au théâtre. Je suis seul dans l'appartement ; je n'ai pas encore croisé l'autre chambreur. François Côté. J'ai vu son nom sur le bail en signant hier. « C'est un gars effacé », que le proprio m'a dit, avec une drôle de face, comme s'il me mettait en garde. Il n'a pas à s'inquiéter, j'ai l'intention d'être tranquille aussi. C'est ce dont j'ai besoin. Du calme.

5 octobre, 17h55

Deuxième acte. Pas si mal encore, mais j'hésite avec le texte et ça manque de corps. Le metteur en scène me dit de me laisser aller vers les autres acteurs. C'est difficile, mon rôle exige que je prenne beaucoup de distance avec moi-même.

Toujours pas vu le colocataire. Je me demande bien ce qu'il est, ce qu'il fait, qui profite de sa présence. L'appartement est mort. Je ne me sens pas chez moi, alors je reste dans ma chambre. Le vent refuse de tomber. C'est lugubre, la maison bouge presque sur ses fondations. Je n'aime pas trop la ville non plus. Je suis là de passage, un étranger qui pourrait se permettre d'être n'importe quoi sauf lui-même devant tous ces gens qu'il ne connaît pas. Cet anonymat m'étouffe. Ne devrait-il pas avoir l'effet contraire ?

Petite note bizarre. Tout à l'heure, j'ai décroché le téléphone pour appeler mes parents et il n'y avait pas de tonalité, juste un silence assez long, puis on a composé quelques chiffres. J'ai raccroché, mais, par curiosité, j'ai repris doucement le combiné pour savoir si en fait François était à l'appart sans que je ne l'aie remarqué. La tonalité était revenue. Ça m'a déconcerté et je n'ai pas osé rappeler. Il

y a sûrement un problème avec la ligne. J'en parlerai au propriétaire.

6 octobre, 20h23

Décidément, je commence mal le projet. Je ne suis pas sûr de moi devant ces histrions qui font un concours de décibels pour montrer qu'ils peuvent jouer la comédie dans la vie comme au théâtre. Les pauses et les dîners sont insupportables ; tout le monde s'énerve, ils répètent leurs textes comme des épais, en exagérant tout. Je suis à l'écart. L'acte trois n'était pas très bien. J'ai bafouillé, je commence à craindre de me planter.

Cet appartement me fait un mauvais effet. Il est un peu inquiétant, comme figé dans une autre époque, avec ses divans à grosse armature de bois, ses meubles d'une tonne, ses rideaux aux couleurs ternes qui cachent des voiles de dentelle. Ça bouge tellement en bas que je finis parfois par croire que ça vient d'ici. Mais c'est ridicule, c'est plutôt moi qui suis habité. Tout à l'heure, je me suis assis au salon pour décompresser et, perdu dans mes pensées, je suis remonté jusqu'à des souvenirs que je ne n'aurais jamais crus encore en moi. Ma chambre d'enfant devant le salon si noir. Le jeu de cache-cache où j'étais resté pris, jusqu'au lendemain, dans le petit placard du sous-sol qui ne s'ouvrait que de l'extérieur. Les nuits de terreur à ne pouvoir fermer l'œil, parce que les monstres n'attaquent que lorsqu'on ne peut les voir...

C'est étrange, ici, mon corps est vraiment à l'affût, comme lorsque je joue sur scène ; mes sens sont aiguisés, je sens tous les parfums, je perçois mes vêtements sur ma peau, l'espace entre mes pas est plus réel que jamais. Se sentir à ce point en vie ne devrait pas être aussi désagréable.

7 octobre, 18h05

Autre mauvaise journée. Encore une fois, la répétition ne m'a pas réussi du tout, même si je croyais m'être bien préparé. J'ai relu l'acte quatre, hier soir, mais je n'arrivais pas à incarner le personnage et le metteur en scène m'a pris à part pour travailler mon intonation. Fuck. Les autres acteurs commencent à me regarder drôlement et je n'arrive pas du tout à me mêler à eux. Les deux filles riaient quand je suis parti ; je suis convaincu qu'elles se moquaient de moi.

En fait, j'ai été distrait toute la matinée... Il n'y avait personne dans l'appartement, alors que la nuit dernière, j'ai distinctement entendu la serrure de la porte d'entrée et son claquement assourdi par le vestibule. Je croyais enfin rencontrer François, mais j'ai déjeuné seul, en fixant sa chambre dont la porte était ouverte. Aucune décoration. Le lit mieux fait que celui de ma grand-mère. Il est sans doute reparti durant la nuit ou très tôt ce matin. N'empêche que j'ai été troublé toute la journée parce que je n'ai pas entendu la porte une seconde fois avant de me lever. Pourtant, je ne dors que d'un demi-sommeil, à cause du vent qui fait craquer la maison.

Durant le dîner, j'ai essayé de me convaincre que j'avais rêvé. Mais en rentrant du théâtre, j'ai eu dans l'abdomen une montée de chaleur qui s'est propagée en picotement dans les doigts. La peur m'a traversé le corps : sa porte était fermée. Je n'ai pas osé frapper pour me présenter, trop mal à l'aise. L'appartement était rigoureusement propre. Pas de souliers dans l'entrée ni de miettes sur le comptoir. Il n'a pas utilisé de vaisselle, ou sinon il a tout nettoyé et essuyé jusqu'aux gouttes au fond du lavabo. J'ai encore mangé seul devant sa porte, en tentant de ne pas faire de bruit, pour saisir quelque chose provenant de la pièce. Il y avait

une voix douce, un peu aiguë pour un homme. Ils doivent avoir une autre télé dans la cuisine en bas ; le timbre était trop diffus pour venir de si près. Enfin, je crois. De toute façon, le téléphone sans fil était sur son socle, je me souviens l'y avoir vu...

Je sens monter en moi une crainte irraisonnée.

8 octobre, 21h15

Il est ici, j'en suis convaincu. Ça ne peut pas être le vent cette fois-ci : je répète à voix haute, et dans un silence entre deux passages, j'entends des pas s'approcher. Je retiens mon souffle, un loquet s'enclenche, on se brosse les dents, tire la chasse d'eau. Ça me soulage d'entendre vivre un peu dans cette piaule que je commençais vraiment à trouver étrange. Puisqu'il est réveillé, je devrais en profiter pour lui parler.

22h23

J'ai peur. C'est complètement irrationnel. Je n'arrive pas à frapper à cette porte, à déranger un homme dont le visage est sûrement aussi banal que son nom. Mais qui a peut-être aussi une tête de bouc avec des coulisses de sang aux narines et une tignasse rugueuse, pelée entre les cornes. Quel être peut réussir à vivre si discrètement qu'il ne laisse aucune trace derrière lui, au point où on finit par se demander s'il existe réellement ? Si je cogne, qu'une petite voix stridente m'invite à entrer, et qu'ensuite j'ouvre et qu'il n'y a personne, j'ignore ce que je deviens. Même si c'est absolument farfelu, j'ai poussé la commode devant la porte de ma chambre, et je sais que je ne pourrai m'endormir sans la lumière.

Je me suis rendu jusqu'à sa chambre. Résolu. Comme quand on sort des coulisses la première fois pour affron-

ter le public, crainte et assurance mêlées, répliques en tête. Mais ce silence... Sur scène, il est organique, épais. Il bourdonne à l'oreille parce que devant vous des dizaines de personnes retiennent leur souffle. Tout leur corps est fébrile et le vôtre prêt à exploser. Mais dans cette maison où j'entends jusqu'aux pets du voisin d'en bas, devant cette pièce fermée, il régnait un silence d'outre-tombe. Rien. Je voyais autour du cadre de porte une faible lueur, qui semblait vaciller comme sous l'effet d'un léger courant d'air, comme s'il lisait à la chandelle. Je suis resté planté là un certain temps sans jamais entendre une page tourner. Pas de bâillement, pas de couvertures froissées, pas de ressort de matelas qui grince. Et plus aucun craquement. Pourquoi est-ce que je n'entendais plus rien ? La peur m'a rendu sourd un instant.

Ou alors je deviens fou.

2h48

Osti j'espère que j'ai pas crié. Je suis sorti de ce cauchemar-là juste avant qu'une ombre ne me saisisse le bras. « Me réveiller... » Dernière volonté consciente dans la glu d'une poursuite où des bestioles répugnantes se cassaient les os entre elles en essayant de m'atteindre. Je commence à délirer, là, je perds le contrôle...

9 octobre, 21h13

Il vaudrait peut-être mieux abandonner ce projet, cette ville, cette maison de fous. Je me suis levé en retard. La nuit voulait me garder avec elle, mais le soleil m'a sauvé en me crevant les yeux de ses lances. J'ai parcouru en courant les trois mètres qui séparent ma chambre de l'entrée, sans regarder, au fond du corridor, la cuisine et ce qu'elle cache. Sur ma route jusqu'au théâtre on me regardait comme un

dément. Je voyais dans les yeux des passants ce mépris que j'ai moi-même si souvent vomi à la face de tous les timbrés croisés dans ma propre ville de caves. Et je ne mérite pas ces regards même si j'ai l'air de péter un plomb. J'ai marché sur le pilote automatique jusqu'à un sixième acte qui s'est déroulé tout à l'envers. Le texte avait un goût visqueux dans ma bouche. La troupe n'est plus une troupe, c'est un trou où je me suis écrasé avec la certitude que je ne m'en relèverais pas. Les autres me craignent, je ne peux même plus me promener seul dans les coulisses parce que derrière les rideaux noirs se cachent des choses que je ne veux pas connaître. Le jour est un chien sale, il m'a trahi. Alors que je rentrais de cette lamentable répétition il se retirait, le ciel s'obscurcissait et les arbres se sont mis à se tordre.

J'ai marché droit vers la cuisine sans jamais regarder vers l'autre et, en combattant la terreur fulgurante qui alourdissait tout mon corps et enserrait mes épaules, j'ai pris le plus gros couteau dans le tiroir. Si je m'étais retourné, j'aurais vu le mur se gonfler comme les flancs d'un poisson échoué, ou bien la chose flottant là devant moi, à dix centimètres du sol.

Tout cela n'a plus d'importance. Je suis dans mes quartiers, la commode est en place devant la porte et je suis prêt pour la nuit, mon arme à la main. Une lame ne vaut peut-être pas grand-chose contre un tel adversaire, mais c'est mieux que rien.

10 octobre, 20h46

Rien n'est plus dans ce monde et rien ne pourra plus jamais être. Je suis complètement seul parmi les vivants et cette chose veut ma peau. Mon théâtre n'existe plus qu'en rêve. Ce matin, on m'a demandé de ne pas revenir, l'at-

troupeusement se dressait comme une meute qui me pourfendait de reproches. J'ai acquiescé, puisqu'aucune explication n'aurait pu leur faire comprendre qu'ici, dans cette chambre, je me prépare au combat de ma vie. Les craquements redoublent au moment où j'écris ce journal, témoignage d'une nuit passée à fixer le plafond à travers un cocon de couvertures dont la seule meurtrière me permet de respirer.

Je sais que les quelques meubles ne sont rien contre toi, tu traverses les murs. Ce soir la porte est grand ouverte. Viens-t'en salopard ! Bientôt tu quitteras les limbes pour aller rejoindre l'enfer, mon osti ! La noirceur ne me nuit plus désormais, je dégage tant de lumière par une grâce que tu ne peux comprendre, je te domine. Oui, je vais te trancher, je n'ai qu'à t'occire une fois pour toutes, et après je disparaîs, grand, victorieux, je laisse cette maison où je ne peux rien être, je quitte cette ville pour aller illuminer ailleurs, oui, te voilà je te sens venir derrière ne t'inquiète pas je me suis habitué à tes manœuvres et si j'écris encore c'est pour te faire croire à mon ignorance continue de me voir une proie niaise facile je te jure dès que je me retourne je te botte ton cul de suppôt et je sauve le monde ces idiots n'ont rien compris je suis venu pour les sauver et leur patelin de merde pauvres figurants à la con leur vie n'est qu'une fiction ils sont déjà de l'autre côté voilà pour-quoi ils m'ont rejeté je suis tellement la vie en plein dans leurs dents et dans les tiennes inutile de faire s'envoler ces objets dans mon angle mort mon sac et les rideaux qui bougent et le cadran dépose-les les couvertures t'en fais pas je t'en fais un suaire dans trois secondes c'est ça tout doux calme-toi avec tes petits poltergeists minables qu'est-ce que tu penses que ça me fait je suis plus puissant que trente-trois exorcistes ah oui tu plies tu décampes en t'excusant attends-moi foireux je vais te piquer juste un petit peu au-dessus de la queue pour que tu comprennes à qui

t'as vraiment affaire attends-moi



11 octobre

Monsieur Poulin,

Ce matin la police a appelé, à propos du nouveau. Paraît qu'il a tourné toute la nuit autour du théâtre avec un couteau en criant mon nom comme un perdu. Ils l'ont renvoyé à Montréal en ambulance. J'ai trouvé son journal sur son bureau. Lisez donc ça : c'est un record ! En seulement une semaine ! Avez-vous un autre candidat ?

François.